

Je pense que, retourné en Angleterre, il a dû fournir des notes à quelques rédacteur en quête de faits-divers. Et voilà comment on écrit l'histoire !

La rage de donner du nouveau aux lecteurs, pousse les écrivains aux dernières limites de l'invention. Voici, par exemple, un journaliste (du *Figaro*) qui veut qualifier l'état de ces députés dont les idées politiques sont et seront toujours un mystère, à cause du soin qu'ils prennent de n'être ni avec l'opposition, ni avec le ministère, ni avec les indépendants — députés flottants — ni chair ni poisson, en un mot. "Ce sont des *marieus*, selon le terme dont se servent les Canadiens dans leur patois, pour qualifier ces sortes de personnages."

Dix francs de récompense à celui ou celle qui ont entendu ce mot sortir de la bouche d'un Canadien !

M. Francisque Michel s'est imposé la tâche de parler du "patois canadien" devant l'Institut de France. Ce qu'il a inventé de faussetés et de ridicules pour nous décrire est incroyable, mais le pauvre cher homme se dénonce lui-même bien naïvement en disant qu'il a conversé avec les gens qui pouvaient le moins l'instruire : un cocher, un ouvrier, un journalier. Si nous allions juger de la langue française par celle du peuple de Paris ou des campagnes, en ayant soin de ne consulter que ces classes, et en relevant ce qui nous semble cocasse dans leur langage, on se moquerait de nous et à bon droit. Le cocher de M. Michel avait beau *écardir* son cheval, le *pourion* n'était plus *relève*. Un Canadien lui a dit : "M'sieu j'entends pas l'*anglois*." Quel accent a donc M. Michel qu'on a pu le prendre pour un *Anglois* ?

Hélas ! s'est écrié Oscar Dum, faut-il que nous soyons peu observateurs pour n'avoir pas remarqué tous ces mots parmi nous !

XII

Un voisin du Canada, mais un voisin qui a l'air d'être tombé de la lune, tant il

ignore ce qui se passe ici, le *Courrier des Etats-Unis*, en un mot, nous décoche de temps à autre un compliment, comme celui-ci, par exemple. "La race française perd son influence en Amérique. Elle est chaque jour rayée du livre de la propriété conquise par ses sueurs. Elle s'est conservée au Canada, parce qu'elle n'a pas eu de concurrence(!!) mais en quel état d'ignorance, de sujétion, de routine et de superstition !"

Voilà deux cent cinquante ans que nous habitons ce pays. Durant tout ce temps on nous a trouvé en lutte avec la forêt et avec les hommes, défrichant le sol, fondant des villes, ouvrant des établissements utiles, des écoles et des collèges. Les guerres contre les Sauvages nous ont coûté et du sang et des peines. Les guerres contre les Anglais nous ont écrasés, parce que la France nous abandonnait contre des forces dix fois supérieures. La conquête venue, les tracasseries ont commencé contre nous. Nous nous sommes réfugiés sur nos terres, arrosées des sueurs et du sang de nos pères ; nous sommes restés les habitants, le corps et la force du pays. Malgré la tyrannie, malgré notre pauvreté, nous avons assez de cœur et de capacité intellectuelle pour entreprendre les luttes politiques. Nous les avons entreprises résolument ; elles ont duré soixante-quinze ans, et pied à pied durant cette longue période, nous avons regagné le terrain perdu par la faute de notre ancienne mère-patrie ; nous nous sommes refaits politiquement, commercialement, et comme nation. Aujourd'hui d'un océan à l'autre, sur les territoires déconvertis et livrés à la civilisation par nos pères et par leurs fils, nous sommes le principal groupe autour duquel viennent se ranger ou contre lequel combattent les phalanges politiques. Le rang que nous avons ainsi fait à notre race au nord de ce continent est digne d'envie et il le serait chez n'importe quel peuple, et voilà que par un simple besoin de dénigrement, qui ressemble fort à du dépit, le principal organe de la presse française, dans une